Religion et écologie : la vision chrétienne au travers de l’encyclique du pape *Laudato si*’

et du philosophe Jean-Claude Eslin

**La vision du philosophe Jean-Claude Eslin au travers de son ouvrage, *Le christianisme au défi de la nature*, Paris, Les éditions du Cerf, 2017.**

Préface de Dominique Bourg : la Bible elle-même nous invite avec le chapitre un de la Genèse à dominer les animaux, alors que le chapitre deux du même livre met l’accent sur l’humilité de nos origines, celles que nous partageons avec tous les autres animaux, tirés les uns comme les autres du sol.

Le christianisme rompt incontestablement avec le cosmos grec, éternel et incréé, totalisant et incluant toute espèce d’entité, fût-elle divine. Il hérite de l’idée juive d’un Dieu qui excède et précède la nature.

D’où le côté salutaire de l’encyclique *Laudato si*’ du pape François qui tourne résolument le dos aux lectures passées, pour nous inciter à penser théologiquement et mystiquement la situation qui nous échoit désormais, à savoir l’entrelacs homme-nature caractéristique de l’Anthropocène. L’un des aspects de l’époque est justement que le déni de la nature est tout autant déni d’autrui et tout particulièrement des plus pauvres.

Enfin la technique nous commande impérativement car elle est en elle-même un principe d’illimitation, elle œuvre dans le sens inverse du principe de mesure. Au départ de toute passion écologique, il y a une conversion, on le voit chez les pionniers contemporains, Théodore Monod, Hans Jonas, Nicolas Hulot, comme chez ceux d’hier, Emerson, Thoreau, John Muir. Dans l’encyclique Laudato si’, le pape ajoute qu’« une conversion individuelle est insuffisante, pour mouvoir les puissantes habitudes en cause. Il peut être nécessaire d’appartenir à des « réseaux qui agissent en commun » (in § 219)

**L’anthropocentrisme chrétien nous a-t-il éloignés de la nature ?**

Lynn White : « Spécialement dans sa forme occidentale, le christianisme est la religion la plus anthropocentrique que le monde ait connue ». Lynn White (1907-1987) est un historien médiéviste américain des sciences et techniques. C’est dans une conférence reprise dans un article devenu une vulgate pour les écologistes, « Les racines historiques de notre crise écologique », publié en mars 1967 dans la revue Science, qu’il lança l’argument explosif de la responsabilité du christianisme dans la crise écologique, faisant scandale aux Etats-Unis. Lynn tient compte de l’histoire de la civilisation à la manière de Max Weber et aussi de l’histoire de la théologie.

La technique moderne peut se comprendre comme une réalisation volontariste occidentale du dogme chrétien de la transcendance de l’homme et de sa légitime domination de la nature. Le christianisme établit un dualisme entre l’homme et la nature mais il soutient que Dieu veut que l’homme domine la nature pour ses propres fins. « Faisons l’homme à notre ressemblance ; qu’il domine sur les poissons de la mer… » (Genèse, 1,26). Même si le corps de l’homme est fait de terre glaise, il n’est pas simplement une partie de la nature : il est fait à l’image de Dieu. C’est en ce sens que Lynn affirme : « Spécialement sous sa forme occidentale, le christianisme est la religion la plus anthropocentrique qui soit. »

L’ANTIQUITE

Avec Aristote, l’homme peut accepter l’altérité du monde. La nature d’Aristote et de Platon est une nature faite pour l’homme et par l’homme. Mais si nous cherchons à établir des comparaisons, mieux vaut nous arrêter au stoïcisme qui est contemporain de l’époque où nait le christianisme.

Le stoïcisme est la philosophie la plus commune, qui à ce moment, habite la mentalité gréco-romaine. La philosophie de Cicéron dans le *De Natura deorum* est une philosophie de l’immanence qui ne sépare pas Dieu de la nature. Le principe actif à l’oeuvre dans l’univers que décrit la physique stoïcienne est le *pneuma*, le souffle vital et la chaleur, qui pénètre l’univers tout entier et agit comme un champ de force qui tient toutes choses ensemble. Ce principe n’est pas autre chose que le Logos universel, la Raison, la Parole. Le monde n’est pas gouverné par Dieu mais il est lui-même Dieu, et le destin qui lie entre eux les événements de l’univers n’est qu’un autre nom de la Providence.

Ainsi n’est-il rien dans la nature qui arrive contre la raison, même la maladie, la souffrance, la mort. La physique stoïcienne culmine dans une théologie d’un dieu cosmique. Pour Sénèque, Dieu ne se distingue pas de la nature.

LES DEUX ASPECTS DE LA PENSEE BIBLIQUE

Dans le judaïsme et le christianisme qui en est issu, apparaît en premier la figure d’un Dieu « créateur », un Dieu qui a voulu l’univers et poursuit un dessein. Mais la vraie question biblique, préalable à celle du dieu créateur est celle-ci : le monde est-il un monde sensé ? Cette question apparaît explicitement de façon lancinante et sans réponse à propos du malheur des justes et du succès des injustes, dans maintes plaintes du *Livre de Job* qui demande si le monde est cohérent. Dans ce même *Livre de Job*, Dieu a à combattre en permanence les forces du chaos (chapitres 38-41).

La notion de création proprement théologique, qui, selon Thomas d’Aquin, signifie relation plutôt qu’origine, a demandé de grands efforts aux premiers penseurs chrétiens pour instaurer l’idée de commencement en contexte de philosophie grecque qui ne connaissait que des cycles récurrents.

La pensée biblique tire l’homme au-dessus de lui-même pour l’unir à un dieu personnel, elle en fait un collaborateur d’un dieu qui commence, un homme qui ne s’isole pas du monde.

A tout âge du monde, à toute heure du jour, un maître de maison sort et embauche des ouvriers pour sa vigne. Dans cette parabole (évangile de Matthieu 20), figurent deux éléments : des hommes qui cherchent un emploi et une vigne dont il faut s’occuper. La relation n’est pas entre deux acteurs l’homme et Dieu, mais trois : Dieu, les hommes et le monde figuré par la vigne. La vigne symbolise le monde et la nature. La parabole suggère que les hommes ont un rôle à jouer dans le monde au profit de la terre. Pour Martin Buber, « l’homme répond par la façon dont il se conduit à l’égard de ces choses et de ces êtres envoyés de Dieu » (in Martin Buber, « le message hassidique », dans *Dieu vivant*, 2/45). Dans cette perspective, la parabole n’oppose pas la parole et la nature, elles sont en interaction et jamais la terre ne se laisse oublier.

Saint-Paul reprend les choses en termes théologiques et affirme que la création souffre et partage le destin de l’homme. « La création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu… elle sera elle aussi libérée de l’esclavage de la corruption. Nous savons en effet que jusqu’à maintenant toute la création gémit ensemble dans les douleurs de l’enfantement » (épître aux Romains 8, 19). L’homme est un trait d’union entre le Créateur et la Création, une ligne d’horizon entre deux mondes (Grégoire de Nazianze [329-390]).

L’événement chrétien doit être replacé dans l’événement plus large de l’histoire hébraïque et de la Bible. Par rapport à l’Antiquité, un grand bouleversement s’est produit : la Bible ne donne pas la priorité à la nature mais au temps, à l’histoire, à la transcendance de Dieu.

Certains écologistes font grief à la Bible des versets qui affirment la « domination » de l’homme sur les animaux. Ils ne remarquent pas que la Bible ne contient pas un, mais deux récits de la création, d’auteurs, d’époques et de tonalités différentes, le « yahviste » (chapitres 2 et 3) et l’autre, le sacerdotal (chapitre premier) et que les deux versions, proposées à la suite, se relativisent mutuellement. Mais surtout d’autres lieux bibliques offrent une tout autre vision de la création : les « discours de Dieu » qui concluent le *Livre de Job* (chapitres 38 à 42) évacuent avec ironie tout anthropocentrisme et ramènent l’homme à une place non centrale dans l’univers. Incontestablement, la tradition chrétienne a privilégié les récits de la Genèse et occulté les tensions qu’ils entretiennent avec d’autres textes de l’Ancien Testament qui relativisent radicalement l’anthropocentrisme.

PLURALITE DES VUES : LES DEUX VERSIONS DE LA CREATION SELON LA GENESE

* Le récit yahviste {chapitre 2 et 3} : cultiver et garder le jardin

Il montre l’homme façonné de la poussière de la terre puis établi dans le jardin d’Eden, « pour cultiver et pour le garder » (chap 2 v15). Nous sommes obsédés par le premier récit, celui qui parle de domination, mais le XIIe siècle latin commente de préférence le second récit : « Yahvé Dieu façonna l’homme (adam), poussière tirée du sol (adamah). Il lui insuffla dans ses narines une haleine de vie, et l’homme devint une âme vivante » (Gn, 2,7). Bernard de Clairvaux [1090-1153], au Moyen Age latin, lit ainsi ce verset : Au premier jour de notre condition, Dieu façonna l’homme du limon de la terre et insuffla à sa face une haleine de vie » (in Bernard de Clairvaux, *Second sermon pour la nativité*). L’attention est attirée vers la solidarité de l’homme avec la terre et le reste de la création, solidarité avec l’humus, qui enseigne l’humilité. Ce second récit témoigne d’une autre anthropologie, paradoxale et équilibrée. Paradoxale, car l’homme est ici à la fois un animal et animé d’un esprit, capable d’appréhender le divin. Equilibrée, parce que cette conjonction de terre, de chair et d’esprit, est faite non dans un esprit de domination mais dans un esprit de service mutuel entre le corps et l’âme.

Bernard de Clairvaux veut y voir la conjonction affectueuse entre le corps et l’âme : « … mais pour qui ce mélange ? Où est le profit ? certes selon la règle de la sagesse de ce monde, les puissants usent des humbles à leur guise. Mais il n’est pas ainsi en tes œuvres, Seigneur. Ce n’est pas pour cela que tu as uni l’esprit au limon de la terre, le sublime à l’infime… c’est la charité que me signifie cette union… » (*ibidem*)

* Le récit sacerdotal : désenchantement du monde

Il est dit sacerdotal car c’est l’œuvre de prêtres juifs du Ve siècle. Plus tardif, il est d’origine et de tonalité toute différente. Dieu crée en séparant, il met chaque créature à sa place. La pensée biblique affirme la souveraineté de Dieu sur le ciel et la terre. Créés, ils ne sauraient être considérés comme des dieux… La nature est une création de Dieu, elle est bonne, elle n’est qu’une créature, elle n’a pas à être sacralisée. « La démarche initiale de la pensée biblique consiste à reconnaître que le monde n’est pas Dieu » (in Claude Tresmontant, *Esprit*, mars 1957). Car la notion biblique de création a deux faces : un aspect de négation, une opposition à l’adoration du monde, à l’idolâtrie ; un aspect d’affirmation : il y a une création parce qu’il y a une intention. L’homme n’a pas à être dominé par les astres et la nature, au contraire il les domine. Ce sens de la « domination » accordée à l’homme irrite souvent aujourd’hui. Dieu après avoir hiérarchiquement créé le ciel, la terre, les plantes et les animaux, dit enfin : « Faisons l’homme à notre image, selon notre ressemblance et qu’il domine sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, sur les bestiaux, sur toutes les bêtes sauvages et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre. Dieu créa l’homme à son image, à l’image de l’homme il le créa : mâle et femelle, il les créa. Dieu les bénit et leur dit : fructifiez et multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la, dominez sur les poissons de la mer… (Gn 1,26). Ce récit a imprégné les esprits de façon extraordinaire. Récit imagé, écrit lui aussi à partir d’un fond mythique par un poète religieux, il est cependant un récit théologique qui prend le contre-pied du mythe. Les termes hébreux employés à l’égard des animaux sont forts : rada, dominer, piétiner la vendange ; kibbesh = soumettre, fouler aux pieds, écraser. Ce récit, inlassablement cité par les écologistes, est souvent amputé de sa conclusion : le droit de dominer n’inclut pas celui de tuer ou de sacrifier (Gn 1,29). Le message signifie d’abord liberté pour l’homme. Le philosophe américain J.B. Callicott en a récemment comparé plusieurs lectures possibles : une lecture « despotique », une lecture de « l’intendance » et une lecture « citoyenne » à laquelle il se rallie ; puis il insiste sur le second récit. Replacé comme il se doit dans l’ensemble de la Bible, ce premier récit n’oriente pas vers une domination despotique.

Le créateur est au-dessus de la créature, mais il ne saurait mépriser son œuvre, ni la réduire à une simple obéissance : elle est une œuvre de générosité. L’homme de son côté bénira Dieu par la nature, plus grande et large que lui, qualifiée de création. « Par les cieux, par la terre et par la mer, béni soit le nom du Seigneur » (Deutéronome 3). Dans les psaumes, le dialogue avec Dieu s’accompagne de l’intervention des éléments naturels, où les plantes, les animaux et les hommes ont une place et une solidarité. Entre ces éléments naturels et la vie religieuse se joue une interdépendance plutôt qu’une dépendance et ce devrait être le thème récurrent d’une pensée inspirée par la Bible.

* La question de la nourriture

Habituellement, nous ne lisons pas ce récit jusqu’à la fin (1,29) : « Dieu dit : « Voici que je vous donne toute herbe portant semence à la surface de toute la terre et tout arbre qui a en lui fruit d’arbre portant semence : cela vous servira de nourriture. » Dans la perspective de ce premier récit, l’homme est végétarien, il n’a pas le droit de tuer l’animal ; c’est seulement après l’invasion de la malice sur la terre (Genèse 6,5) et le déluge, qu’il se nourrira de chair (9,2-4). Jusque-là, situation idyllique : hommes et bêtes vivent en paix, sans se dévorer les uns les autres. Les animaux aussi au verset 30 seront végétariens : « aux animaux… et à tout vivant [je donne] toute herbe verte en nourriture. » Après le déluge, conséquence de la tendance au mal, la domination de l’homme, jadis pacifique, sera redoutée des animaux. « Vous serez un objet de crainte et d’effroi pour toutes les bêtes sauvages et pour tous les oiseaux du ciel, pour tout ce qui rampe sur le sol et pour tous les poissons de la mer ; entre vos mains ils seront livrés » (Genèse 9,2).

L’exégète juif Rachi (XIIe siècle) commente ainsi ces versets : « Hommes et bêtes sont sur le même rang pour ce qui est de la nourriture. Le premier homme et la première femme n’avaient pas le droit de faire mourir une autre créature pour en manger la chair. Mais ils mangeaient tous également l’herbe des champs. Et lorsque viendront les fils de Noé, Dieu leur permettra de manger la viande ainsi qu’il est dit : « Comme l’herbe des champs que j’avais permis au premier homme, je vous donne tout à présent » (Genèse 9,3).

A confronter deux récits de création, nous vérifions la pertinence d’un axiome de la tradition juive tiré d’un verset de psaume : « Dieu a prononcé une parole et moi j’en ai entendu deux » (Ps 62,12).

Bernard Lecat